

Tangence



Du fleuve Saint-Laurent vers la Chine au xvii^e siècle : quand l'imaginaire se fraye un passage

From the St. Lawrence River to China in the seventeenth century: when the imagination carved a passage

Catherine Broué et Mylène Tremblay

Numéro 90, été 2009

Nouvelle-France : fictions et rêves compensateurs

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/044340ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/044340ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Tangence

ISSN

1189-4563 (imprimé)

1710-0305 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Broué, C. & Tremblay, M. (2009). Du fleuve Saint-Laurent vers la Chine au xvii^e siècle : quand l'imaginaire se fraye un passage. *Tangence*, (90), 57–69.
<https://doi.org/10.7202/044340ar>

Résumé de l'article

Durant la seconde moitié du xvii^e siècle, l'imaginaire qui sous-tend l'exploration du continent nord-américain est encore imprégné des récits de merveilles qui circulaient en Europe depuis Marco Polo. Les exactions espagnoles du siècle précédent en Amérique du Sud et au Mexique faisaient également miroiter, en filigrane, l'espoir de richesses fabuleuses auxquelles on espérait parvenir, au-delà du bassin laurentien, dès que l'on aurait découvert le passage devant y mener. Mais peu à peu, à mesure que les cartes se précisent, les voies du nord et du sud se ferment au désir. Reste la voie de l'ouest : les documents entourant l'exploration du bassin du Mississippi et, en particulier, les relations d'Hennepin révèlent qu'à la fin du xvii^e siècle, l'idée de passage cède le pas à celle d'empire. Tenaces, les désirs de richesse et de puissance finiront pas s'ancrer en sol américain. La Salle n'aura pas cherché en vain sa Chine rêvée : un empire finira par surgir de ses explorations mêmes !

Tous droits réservés © Tangence, 2010

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Du fleuve Saint-Laurent vers la Chine au XVII^e siècle : quand l'imaginaire se fraye un passage

Catherine Broué,
Université du Québec à Rimouski
Mylène Tremblay,
Collège François-Xavier-Garneau

Durant la seconde moitié du XVII^e siècle, l'imaginaire qui sous-tend l'exploration du continent nord-américain est encore imprégné des récits de merveilles qui circulaient en Europe depuis Marco Polo. Les exactions espagnoles du siècle précédent en Amérique du Sud et au Mexique faisaient également miroiter, en filigrane, l'espoir de richesses fabuleuses auxquelles on espérait parvenir, au-delà du bassin laurentien, dès que l'on aurait découvert le passage devant y mener. Mais peu à peu, à mesure que les cartes se précisent, les voies du nord et du sud se ferment au désir. Reste la voie de l'ouest : les documents entourant l'exploration du bassin du Mississippi et, en particulier, les relations d'Hennepin révèlent qu'à la fin du XVII^e siècle, l'idée de passage cède le pas à celle d'empire. Tenaces, les désirs de richesse et de puissance finiront pas s'ancrer en sol américain. La Salle n'aura pas cherché en vain sa Chine rêvée : un empire finira par surgir de ses explorations mêmes !

Les Anglois, qui sont les plus grands Navigateurs
de l'Océan formeront de grandes Colonies dans
ce Nouveau monde.

Louis Hennepin¹

-
1. Louis Hennepin, « Au roi de la Grande-Bretagne », *Nouvelle Decouverte d'un tres grand pays Situé dans l'Amerique, entre le Nouveau Mexique, et la Mer Glaciale, Avec les Cartes, et les Figures necessaires, et de plus l'Histoire naturelle et Morale, et les avantages, qu'on en peut tirer par l'établissement des Colonies. Le tout dédié à Sa Majesté Britannique. Guillaume III, À Utrecht, Chez Guillaume Broedelet, 1697, n. p.*

On croit communément que la littérature de voyage qui a accompagné les grandes découvertes du ^{xv}^e au ^{xvii}^e siècle a révélé à l'Europe l'existence d'un Nouveau Monde ; en réalité, elle en a d'abord créé les contours et la substance imaginaires. De fait, au ^{xvii}^e siècle, l'Amérique du Nord recèle encore maintes terres inexplorées. Sa largeur réelle est inconnue, et on surestime l'étendue de l'Asie. On cherche vainement à rejoindre la mer Vermeille ou la mer de l'Ouest (et son corollaire, le détroit d'Anian, que l'on croit devoir y mener), qui permettraient d'atteindre beaucoup plus rapidement et facilement (par rapport à la voie terrestre) les épices, les soieries et les pierres précieuses de l'Asie². Si elle écarte peu à peu la possibilité d'un passage, la précision toujours plus grande des cartes auxquelles les entreprises successives d'exploration donnent corps n'oblitérera pas pour autant la quête de richesses qui motive ces expéditions. Les documents entourant l'exploration de la Louisiane et, en particulier, les récits de voyage du missionnaire récollet Louis Hennepin rapportant les expéditions de Cavelier de La Salle montrent que germe, à la fin du ^{xvii}^e siècle, l'idée que c'est bien en terre d'Amérique que se cachent d'immenses trésors, et qu'il suffit d'un peu d'audace pour s'en rendre maître.

La Nouvelle-France ou la voie du rêve

Lorsque René-Robert Cavelier de La Salle débarque en Nouvelle-France en 1667³, il s'installe d'abord dans une vaste concession que lui octroie le séminaire de Saint-Sulpice, située dans l'ouest de l'île de Montréal. Cette concession prendra rapidement le nom de La Chine (aujourd'hui Lachine). Doit-on ce toponyme à la « malice des Montréalais⁴ », comme le suggère le ton ironique de Dollier de Casson, qui en note l'apparition dans son *Histoire du Montréal*⁵, ou comme l'affirme le récollet Louis

2. Le présent article s'appuie sur deux textes, les rubriques « Anian, détroit d' » et « Vermeille, mer », rédigés dans le cadre d'un *Dictionnaire analytique des toponymes imaginaires*, ouvrage dirigé par Marie-Christine Pioffet et destiné à paraître aux Presses de l'Université Laval en 2010.

3. Voir Jean Delanglez, « A Calendar of La Salle's Travels », *Mid-America*, vol. 22, n° 3, 1940, p. 278-305.

4. Lucien Campeau, « La route commerciale de l'ouest au dix-septième siècle », *Les Cahiers des Dix*, n° 49, 1994, p. 46.

5. François Dollier de Casson, *Histoire du Montréal*, éd. Marcel Trudel et Marie Baboyant, Montréal, Hurtubise, 1992, p. 271.

Hennepin, qui a participé à la première entreprise d'exploration de Cavalier de la Salle de 1678 à 1681, dans son *Nouveau Voyage* de 1698?

Il y a un endroit à l'Isle du Montreal en Canada qui est de 25. lieues de circuit, où le Sieur de la Salle a commencé des habitations, qui se sont depuis erigées, en une grande Bourgade, qui s'appelle maintenant la Chine, par ironie, par ce que demeurant en ce lieu là, les habitans lui ont souvent entendu dire, que dès qu'il se seroit saisi des Mines de Ste. Barbe dans le nouveau Mexique, qu'il se vouloit rendre un jour à la Chine et au Japon par les Découvertes, que nous avons faites depuis ensemble, sans passer la Ligne Equinoctiale [...]»⁶.

Faut-il plutôt attribuer ce nom à La Salle lui-même, comme semble l'affirmer cette phrase biffée, retrouvée sur un fragment d'un brouillon de la *Relation des Découvertes*: « [...] il la nomma [la concession] la Chine dans l'esperance qu'il avoit de découvrir la mer pacifique⁷ »? Si l'on en croit Jean Delanglez, la découverte d'un passage vers la Chine était loin d'être la première préoccupation de La Salle, qui en aurait même abandonné le projet dès 1669, après sa participation à l'expédition de Dollier de Casson et de Bréhan de Galinée⁸.

Quoi qu'il en soit, ce toponyme, qui désigne aujourd'hui un arrondissement montréalais, témoigne d'un espoir, voire d'une conviction à la source d'un projet de vie: celui de découvrir un passage occidental vers les merveilles du Cathay. Cavalier de La Salle avait en effet déjà plusieurs fois tenté, lorsqu'il était encore membre de la Compagnie de Jésus, d'obtenir une mission en Chine ou dans un pays qui aurait pu y mener⁹. Les explorations du continent nord-américain, toujours plus loin vers l'ouest,

6. Louis Hennepin, « Preface », *Nouveau Voyage d'un Pais plus grand que l'Europe. Avec les reflexions des entreprises du Sieur de la Salle, sur les Mines de St. Barbe*, Utrecht, Antoine Schouten, 1698, n. p.

7. *Fragment de la Relation des découvertes et des voyages du Sieur de la Salle, seigneur et gouverneur du fort de Frontenac, au-delà des grands lacs de la Nouvelle France, faits par ordre de Monseigneur Colbert*, 1679, 80 et 81, retrouvé dans les papiers de Claude Bernou, mention raturée. Bibliothèque nationale de France, fonds Clairambault, 1016, f° 51, r°-52, v°, f° 85, r°-91, v° et f° 92, r°-147, v°.

8. Voir Jean Delanglez, « A Mirage: the Sea of the West », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, n° 3, 1947, p. 369-375.

9. On trouvera, dans Jean Delanglez (« A Calendar », art. cité, p. 280), un résumé de ces démarches de La Salle et des réponses que ses supérieurs lui ont faites.

auxquelles il consacrerait dès lors sa vie, s'enracinent dans cette soif inextinguible des richesses, matérielles ou symboliques, de l'Orient jamais atteint. Le paradoxe est de taille, mais la rotondité de la terre ne permet-elle pas justement, dans l'esprit de l'époque, ce formidable renversement de perspective, cette inversion du cours des choses ? Toutefois, derrière l'apparente continuité du rêve, l'exploration de la Louisiane par La Salle à partir de Lachine laisse entrevoir qu'une fissure s'est formée dans la représentation européenne du monde, qu'un renversement de perspective en chamboule le « devisement ».

Les richesses de l'Orient sont à l'Ouest : Cavalier de La Salle n'est certes pas le premier à vivre ce paradoxe d'un espace différé. Nombreux sont les mémoires, relations, récits et compilations de récits qui témoignent plus ou moins discrètement de la quête d'un ailleurs déjà connu, mais encore à venir. Ainsi, comme on sait, les côtes de l'Amérique septentrionale — et les voies d'eau qui la découpent — ne constituent d'abord, pour le Malouin Jacques Cartier ou son équipage, que la promesse d'un passage qui se refuse :

Nous estans certains [qu'il] n'y avoict passage par *ladite* baye fysmes voile et aparroillames de *ladite* conche Saint Martin le dimanche douziesme jour de juillet pour allez charcher et decouvrir outre *ladite* baye [...] ¹⁰.

Entre lesquelles basses terres et les haultez y abvoict une grande baye et ouverture où il luy abvoict cinquante et cinq brasses de parfont par aucuns lieux et large de environ quinze lieues. Et pour *ladite* parfondeur et laisse et changement de terres eumes espoir de y trouvés le passage comme il luy a au passage des Chasteaulx ¹¹.

Et nous ont lesdits sauvaiges certiffyé estre le chemyn et commencement du grand fleuve de Hochelaga et chemyn de Canada, lequel alloit tousjours en estroississant jusques à Canada, et puis que l'on treuve l'eau douce audit fleuve qui va si loing que jamais homme n'avoit esté au bout qu'ilz eussent ouy et que aultre passage n'y avoit que par bateaulx ¹².

10. Jacques Cartier, « Le voyage de Jacques Cartier. *Prima relatione di Jacques Cartier della Terra Nuova detta la nuova Francia, trovata nell'anno M.D. XXXIII* », *Relations*, éd. Michel Bideaux, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde », 1986, p. 113.

11. Jacques Cartier, « Le voyage de Jacques Cartier », *Relations*, ouvr. cité, p. 109.

12. Jacques Cartier, « Deuxième relation 1535-1536 », *Relations*, ouvr. cité, p. 132-133.

[II] semble que ce soit ung bras de mer, pour raison de quoy j'estime que ceste mer va à la mer Pacifique ou bien à la mer du Cattay¹³.

Durant tout le siècle qui suivra, l'exploration et la colonisation du territoire de la Nouvelle-France auront pour trame cette quête d'un ailleurs qui se dérobe, mais auquel on ne saurait renoncer.

Mer du Sud ou mer Vermeille, détroit d'Anian ou mer de l'Ouest apparaissent et disparaissent des cartes que les géographes dressent inlassablement à partir des relations de voyageurs. Ces lieux imaginés marqueront du sceau de l'échec courses, voyages et missions¹⁴; car en dépit des avantages commerciaux ou stratégiques que rapportent, malgré les dépenses énormes qu'elles nécessitent, la majorité des expéditions, celles-ci finissent toujours par se heurter à l'opacité de territoires dont les cartes proposent tout juste — au mieux — une esquisse, et se jaugent implicitement à l'aune de ce passage rêvé vers l'or et les épices de l'Orient. La baie des Chaleurs, le Saint-Laurent, le Saguenay, le lac Huron, la baie des Puants (actuelle Green Bay), le lac Michigan, le lac Supérieur, la baie d'Hudson: autant d'espérances déçues. Même la Providence divine fait parfois obstacle aux rêves d'évangélisation des confins asiatiques que nourrissent les missionnaires, en rappelant à Dieu les hommes les plus « riches »: « Le Pere Charles Raimbaut, qui avoit vn cœur plus grand que tout son corps, quoy qu'il fut d'une riche taille, il meditoit le chemin de la Chine, au travers de nostre Barbarie, et Dieu l'a mis dans le chemin du Ciel [...] »¹⁵. » Néanmoins, parmi ces multiples passages envisagés par les explorateurs, les voies du sud ou du nord se ferment peu à peu.

13. Jean Alfonse, « Appendice I. *Cosmographie* (Extrait), *D'après le manuscrit de 1544 dédié à François I^{er}* (BN Paris, ms. fr. 676). Édité en 1904 par Georges Musset. (Voir Introduction, p. 85 et Bibliographie, p. 453) », dans *Relations*, ouvr. cité, p. 218.

14. « Une lecture attentive montre que la majorité des relations de voyage sont le récit d'un échec habilement camouflé en victoire sur les éléments ou les Sauvages », signale Réal Ouellet (« La Nouvelle France », *La licorne*, n° 27, 1993, p. 19).

15. Barthélemy Vimont, *Relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle France, en l'année 1642. et 1643. Envoyée au R. P. Jean Filleau, Provincial de la Compagnie de Jesus, en la Province de France. Par le R. P. Barthelemy Vimont, de la mesme Compagnie, Supérieur de toute la Mission*, reproduite dans « Relation de 1642-43, Chapitre XIII. De quelques remarques, touchant les hurons », *The Jesuit Relations and Allied Documents. Travels and Explorations of the Jesuit Missionaries in New France, 1610-1791*, éd. Reuben Gold Thwaites, Cleveland, Burrows, 1896-1901, vol. 25, p. 28.

La voie du sud : la mer Vermeille

La quête de la mer Vermeille, si elle s'essouffle déjà au ^{xvii}e siècle, relève d'un désir ancien de trouver le paradis terrestre, désir attisé par la *conquista* espagnole des siècles précédents. Nommée aussi mer de Cortés (ou Cortez) et désormais synonyme de golfe de Californie, cette mer que l'on retrouve dans les textes sous le nom de mer du Sud ou mer Pacifique est étroitement liée au mythe de l'existence des « îles Californie », censées abriter une vie douce et facile. Elle est également associée à la recherche des trésors fabuleux de la cité imaginaire de Quivira, que les récits espagnols disaient être bâtie d'or massif. On ne localise pas encore très bien, dans les années 1670, en France ou en Nouvelle-France, cette mer Vermeille, comme en témoigne le *Mémoire sur le Canada* qu'envoie Jean Talon à la Cour en 1671 :

On ne croit pas que du lieu où led[it] S[ieu]r de s[ain]t Lusson a percé il y ait plus [d]e trois cens lieues jusqu'aux extremitez des terres qui bordent la mer Vermeil ou Du Sud, les terres qui bordent la mer De l'oüest ne paroissent pas plus esloignées de celle que les François ont decouvertes selon la Supputation qu'on a fait[e] sur le recit des sauvages ¹⁶.

Mais on ne désespère pas de la découvrir. La « prise de possession », proclamée par Daumont de Saint-Lusson en 1671 au saut Sainte-Marie, montre en effet que les territoires non encore explorés occupent une place de choix dans ce projet d'appropriation :

[...] nous avons fait assembler le plus des autres nations voisines qu'il nous a été possible, lesquelles s'y sont trouvées au nombre de 14. Nations [...] [dont les] Sassasouacottons, habitans dans la baye nommée des Puans lesquels sont chargez de leur faire Savoir à leurs voisins qui sont les Illinois Mascouttins [...] tous habitans des terres du Nord et *proches voisins de la Mer* lesquels se sont chargez de le dire et faire savoir à leurs voisins *que l'on tient etre en tres grand nombre habitans sur le bord de la mer mesme* [...]. [N]ous prenons possession dudit lieu Ste. Marie du Sault comme aussy des lacs Huron et Supérieur, isle de Caientoton et *de tous les autres pays*, fleuves, lacs et rivières contigues et adjacentes iceluy *tant decouverts qu'à*

16. Jean Talon, *Mémoire sur le Canada*, Archives Nationales de France, Col. C11A 3, f° 162 ; cité dans Nicolas Perrot, *Mœurs, coutumes et religion des Sauvages de l'Amérique septentrionale*, éd. Pierre Berthiaume, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2004, n. 2, p. 374.

découvrir qui se borne d'un côté aux Mers du Nord et de l'Ouest et de l'autre côté à la Mer du Sud [...] ¹⁷.

L'exploration du Mississippi et de ses affluents cherchera notamment à préciser ces conjectures sur la situation du grand fleuve par rapport aux golfes du Mexique ou de Californie. Grâce à l'expédition de Joliet et Marquette en 1673, on en connaîtra mieux le cours ; le Mississippi se jette probablement dans le golfe du Mexique, affirme Louis Hennepin en 1683, sans citer ses sources : « Nous avons quelque dessein de nous rendre jusques à l'emboucheure du Fleuve Colbert, qui probablement se décharge plutôt dans le sein de Mexique, que dans la Mer vermeille ¹⁸. » S'il faut en croire ce missionnaire récollet, ce serait pourtant bien la recherche de la mer du Sud qui aurait motivé d'abord l'explorateur.

Nôtre première pensée, lors que nous étions au Fort de Frontenac, avoit été de trouver, s'il étoit possible, le passage, que l'on a cherché depuis si longtemps à la Mer du Sud, sans passer la Ligne Equinoctiale ¹⁹.

Dans le récit de *Ce qui s'est passé de plus remarquable dans le voyage de MM. Dollier et Galinée (1669-1670)*, écrit par ce dernier, sulpicien, au retour de son voyage d'exploration des Grands Lacs de 1669, cette recherche même de La Salle devient encore une fois l'occasion de railleries :

L'espérance du castor, mais surtout celle de trouver par icy passage dans la mer Vermeille, où M. de la Salle croyoit que la rivière d'Ohio tomboit, luy firent entreprendre ce voyage pour ne pas laisser à un autre l'honneur de trouver le chemin de la mer du Sud, et par elle celui de la Chine ²⁰.

Néanmoins, la mer Vermeille paraît tout au plus, dans les relations des voyageurs, comme un point de repère à partir duquel on

-
17. Simon François Daumont de Saint-Lusson, « Copie du Procès Verbal de prise de possession du sr. De St. Lusson », dans Nicolas Perrot, *Mœurs*, ouvr. cité, p. 424. Nous soulignons.
 18. Louis Hennepin, *Description de la Louisiane, nouvellement découverte au Sud'Oüest de la Nouvelle France, par ordre du Roy. Avec la Carte du Pays: Les Mœurs et la Maniere de vivre des Sauvages. Dediée à sa Majesté*, Paris, Amable Auroy, 1688, p. 218.
 19. Louis Hennepin, *Nouveau Voyage*, ouvr. cité, p. 3.
 20. René Bréhant de Galinée, « Ce qui s'est passé de plus remarquable dans le voyage de MM. Dollier et Galinée (1669-1670) », dans *Exploration of the Great Lakes 1669-1670, by Dollier de Casson and Bréhant de Galinée*, éd. James H. Coyne, Toronto, Ontario Historical Society, Papers and Records, 1903, vol. 4, p. 4.

cherche à prendre la mesure du continent. Et c'est seulement au XVIII^e siècle que les géographes acquerront la certitude que la Californie n'est pas une île: si Guillaume Delisle, dans sa *Carte de la Nouvelle France et des Pays voisins* de 1696, ne ferme pas complètement, au nord, l'enclave formée par la « Mer Vermeille²¹ », il la ferme bel et bien sur sa *Carte de l'Amérique dressée à l'usage du Roy* de 1722.

La voie du nord : le détroit d'Anian

Dès le XVI^e siècle — bien avant la « découverte » par le danois Vitus Béring, en 1728, du détroit qui porte aujourd'hui son nom — plusieurs auteurs inspirés (Lopez de Gomara, Du Plessis-Mornay, Acosta) avaient déjà postulé l'existence d'un détroit nordique (quand il ne s'agissait pas d'une vaste mer entourant le pôle) qui aurait relié l'Atlantique et le Pacifique et qui aurait, une fois trouvé, facilité le commerce avec la Chine et le Japon. C'est donc la littérature espagnole du XV^e siècle, dont l'influence se conjugue aux avancées de la cartographie, qui alimente les supputations des relations françaises sur le détroit d'Anian au XVI^e et au XVII^e siècle. Lescarbot, Champlain, Thevet, Thevenot mentionnent le détroit pour en affirmer ou en infirmer l'existence, sans toutefois donner de détails sur ce lieu sujet à controverses. Le détroit d'Anian est-il une chimère? Certains géographes tendent à le penser et se gardent bien de le faire figurer sur leurs cartes, tandis que d'autres continuent à croire à son existence, sur la foi de relations de voyage antérieures, qui le présentaient tantôt comme un royaume fertile peuplé de gros gibier, tantôt comme une terre dénudée, une mer glaciale ou un bras de mer peuplé d'animaux marins.

Durant la seconde moitié du XVII^e siècle, les missionnaires de la Nouvelle-France ne manquent pas de s'informer auprès des nations qu'ils cherchent à évangéliser des routes éventuelles pouvant mener à ce détroit. Ainsi, en 1660, le jésuite Jérôme Lalemant évoque la possibilité d'une route du Nord²². Pourtant,

21. Guillaume Delisle, « Carte de la Nouvelle France et des Pays voisins », dans Nelson-Martin Dawson, *L'atelier Delisle. L'Amérique du Nord sur la table à dessin*, Québec, Septentrion, 2000, p. 125.

22. Jérôme Lalemant, « Relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle France, és années mil six cent soixante », dans *The Jesuit Relations*, ouvr. cité, vol. 45, p. 221.

cette route du Nord n'a toujours pas livré ses secrets à la fin du siècle, comme le constate encore une fois Louis Hennepin en 1698 : « [...] quelques efforts [...] que les Anglois et Hollandois, les plus grands Navigateurs de l'Océan, aient pû faire du passé, pour se rendre à la Chine et au Japon par la Mer glaciale, ils n'ont pû y réussir jusques à present²³. » La lucidité a-t-elle enfin pris le pas sur la chimère ? On pourrait le penser à la lecture de la *Nouvelle Decouverte*, où le missionnaire affirme haut et fort le caractère imaginaire du détroit d'Anian :

Dans la suite du temps on a reconnu, que ce Détroit d'Anien étoit imaginaire. Plusieurs personnes distinguées par leur grand savoir sont de ce sentiment. Je puis joindre ici une preuve de cette verité à toutes les leurs : C'est, que pendant que j'étois parmi les Issati et les Nadoüessans, il y vint quatre Sauvages en Ambassade chez ces Peuples. Ils venoient de plus de 500 lieües du côté de l'Oüest. Ils nous firent entendre par les Interpretes des Issati, qu'ils avoient marché quatre Lunes. C'est ainsi, qu'ils appellent les mois. Ils ajoütoient, que leur pays étoit à l'Oüest, et que nous étions au Levant à l'égard de leurs Contrées ; qu'ils avoient toujours marché pendant ce temps là sans s'arrêter que pour dormir, et pour tuer à la chasse dequoi subsister. Ils nous assuroient, qu'il n'y avoit point de Détroit d'Anien, et qu'assurément ils n'avoient rencontré ni passé dans leur route aucun grand Lac, c'est le terme, dont les Sauvages se servent pour représenter la Mer, ni aucun bras de Mer²⁴.

La voie de l'ouest ou l'Amérique comme nouvel Orient

Pourtant, si Hennepin conteste l'existence d'un détroit menant « à la Chine », c'est qu'il n'a toujours pas renoncé à l'idée que l'Asie est à portée de main ; elle ferait, selon lui, partie intégrante du continent américain :

[...] ceux qui ont l'intelligence des Cartes, que j'ai données au public cy devant ; reconnoistront aisément la verité de ce que je dis ; [...] j'ai joint au Chapitre 37. de mon Volume precedent, une preuve de cette verité [...] par une demonstration des Sauvages, qui venoient en Ambassades des terres occidentales, aux Issati et Nadoüessans, où j'ai demeuré comme fils adoptif, de l'un des Premiers Capitaines de ces Barbares, dans la grande Cabanne duquel, ces Ambassadeurs des terres occidentales,

23. Louis Hennepin, « Preface », *Nouveau Voyage*, ouvr. cité, n. p.

24. Louis Hennepin, *Nouvelle Decouverte*, ouvr. cité, p. 369.

m'ont asseuré par truchement, qu'il n'y avoit point de Detroit d'Agnien, comme on a cru jusques à present, ce qui nous fait croire que les vastes Contrées de l'Amerique Septentrionale, sont contiguées des terres du Japon, et qu'elles ne sont point séparées par aucunes Mers, ni de Detroit d'Agnien pretendu²⁵.

Est-ce à dire qu'Hennepin croyait, comme Christophe Colomb, que les terres d'Amérique n'étaient que les confins orientaux de l'Asie ? Il serait imprudent de l'affirmer. Car si la plume du missionnaire cherche à se faire convaincante, c'est qu'il tente, en 1698, de promouvoir une voie bien plus commode que la Cour de France refuse pour sa part d'envisager : celle des affluents du Mississippi, qui permettraient de s'enfoncer enfin vers la côte occidentale du continent. Le titre même de son troisième ouvrage explicite d'ailleurs cette intention : *Nouveau Voyage d'un País plus grand que l'Europe. Avec les reflections des entreprises du Sieur de la Salle, sur les Mines de St. Barbe, enrichi de la Carte, de figures expressives, des mœurs et manieres de vivre des Sauvages du Nord, et du Sud, de la prise de Quebec Ville Capitale de la Nouvelle France, par les Anglois, et des avantages qu'on peut retirer du chemin recourci de la Chine et du Japon, par le moiien de tant de Vastes Contrées, et de Nouvelles Colonies*. Et comme si cela ne suffisait pas, la préface de ce même ouvrage insiste à nouveau sur les services que le missionnaire pourrait rendre et sur ces avantages escomptés en précisant l'itinéraire projeté :

[...] si les Puissances, qui m'ont fait l'honneur de m'employer, nous font retourner dans nos vastes Découvertes ; nous trouverons infailliblement un passage commode, pour nous rendre des terres de nôtre Louisiane, dans la Mer pacifique, par des Rivieres, qui portent des gros vaisseaux, situées au delà du fameux Fleuve de Meschasipi ; d'où il sera aisé d'aller à la Chine et au Japon²⁶.

De fait, Louis Hennepin entend encore, en 1698, « venir à bout » de la voie vers l'Asie, qui se présente dans son *Nouveau Voyage* comme le lieu d'une mission divine dont l'aboutissement permettrait au missionnaire-voyageur d'obtenir reconnaissance et renommée :

[...] l'issue de mon retour en tant de Vastes Contrées, si les Puissances le veulent, fera, Dieu aidant, connoître la droiture de mes bonnes intentions à tout l'Univers ; et je peux dire sans

25. Louis Hennepin, « Preface », *Nouveau Voyage*, ouvr. cité, n. p.

26. Louis Hennepin, « Preface », *Nouveau Voyage*, ouvr. cité, n. p.

affection, que trouvant, comme j'en suis moralement assuré, par mon retour, le chemin abrégé de la Chine, et du Japon, comme je n'en doute nullement, et que cette mienne Découverte, que j'ai faite, et que je feray, avec la grace de Dieu, seront les plus belles et les plus memorables de ce Siecle present, et à venir²⁷.

À la recherche d'un « passage commode » vers un au-delà maritime s'ajoute ainsi, dans l'œuvre d'Hennepin, l'idée que le territoire nord-américain lui-même est une voie d'avenir. Les descriptions dithyrambiques que fait le récollet des « vastes plaines » de la Louisiane renforcent d'ailleurs ce sentiment :

Onze Ans de séjour, que j'ay fait dans l'Amerique, m'ont fourni le moiën d'y pénétrer beaucoup plus avant qu'on n'avoit encore fait. J'y ai decouvert de nouvelles Contrées, qu'on peut appeller avec justice les delices de ce nouveau Monde, et qui sont plus grandes que l'Europe entiere. On les voit dans l'espace de plus de huit cent lieües arrosées d'un grand Fleuve, sur les bords duquel on pourroit former un des plus puissans Empires de l'Univers²⁸.

À maintes reprises, Hennepin vante le potentiel du territoire lui-même, qui pourrait apporter à la puissance qui le reconnaîtrait une prospérité et un rayonnement sans pareils. Un « empire » est à venir dont les « délices²⁹ » sont à portée de main, pourvu que l'on s'y installe.

Hennepin, semble-t-il, ne retournera jamais en Louisiane. Son offre de servir de guide pour trouver un chemin vers la Chine n'aura aucun écho, mais les royaumes de Grande-Bretagne et de France ne resteront pas pour autant sourds à ses exhortations. Comme le souligne l'historien Gustave Lanctôt, la priorité de la découverte de l'embouchure du Mississippi que revendique Hennepin à partir de 1697 aurait pu conférer à Guillaume III des

27. Louis Hennepin, « Preface », *Nouveau Voyage*, ouvr. cité, n. p.

28. Louis Hennepin, « Au roi de la Grande-Bretagne », *Nouvelle Decouverte*, ouvr. cité, n. p. On retrouve une formule presque identique dans le *Nouveau Voyage* : « Tout cela me fait conclure, que le païs de terre ferme, que j'ai nouvellement Découvert, est beaucoup plus grand que toute l'Europe ensemble, et qu'en effet on y pouroit former les plus Vastes Empires, qui soient au Monde » (« Preface », *Nouveau Voyage*, ouvr. cité, n. p.).

29. L'expression « delices de l'Amerique » revient à plusieurs reprises dans l'œuvre de Louis Hennepin (*Description de la Louisiane*, ouvr. cité, « Au Roy », n. p., et p. 311 ; *Nouvelle Decouverte*, ouvr. cité, « Au Roy de la Grande-Bretagne », n. p., p. 247, p. 273 et p. 506 ; *Nouveau Voyage*, ouvr. cité, p. 296).

droits sur ce territoire³⁰. Une expédition de reconnaissance, en vue d'une colonisation, est d'ailleurs entreprise par Lewis Bank, qui sera devancé de justesse, en janvier 1700, par d'Iberville³¹. Les ouvrages d'Hennepin auront donc servi « à créer en Angleterre, une opinion favorable à une recherche de l'estuaire du Mississipi par la mer et à l'établissement d'une colonie en Louisiane³² ».

Si la couronne d'Angleterre se montrera un temps bienveillante envers le récollet³³, celui-ci s'éteindra on ne sait où ni quand, *persona non grata* dans le royaume de France et dans son ordre. Pourtant, quelques années plus tard, la Cour de France prêterait une oreille attentive aux fables de l'aventurier Mathieu Saguean, qui affirmerait avoir vu de ses propres yeux, lors d'une expédition commandée par La Salle à laquelle il aurait participé, une tribu (celle des Acaaniba) dont les palais seraient faits d'or massif³⁴ et qui feraient commerce de leur or avec la nation japonaise³⁵. On voit là ressurgir le mythe espagnol des cités d'or qui, en 1720, séduira encore le rigoureux Guillaume Delisle, cartographe du roi³⁶.

Avant de trouver le Nouveau Monde, de le mesurer et de l'explorer, il a bien fallu en spéculer l'existence, la dimension et la

-
30. Gustave Lanctôt, *Faussetés et faussetés en histoire canadienne*, Montréal, Variétés, 1948, p. 91.
 31. Louis Hennepin, *Morale pratique du jansénisme ou Appel comme d'abus, à notre souverain seigneur le pape Innocent XII* [1698], éd. Pauline Dubé, dans *Hennepin à Utrecht: un ultime combat*, thèse de doctorat, Québec, Université Laval, p. 167, n. 836 et p. 168, n. 842 ; Pauline Dubé cite G. Lanctôt, *Faussetés*, ouvr. cité, p. 93.
 32. Armand Louant, *Le cas du Père Louis Hennepin, récollet, missionnaire de la Louisiane, 1626-170? ou Histoire d'une vengeance*, Ath, Annales du Cercle royal d'Histoire et d'Archéologie d'Ath et de la région et musées athois, 1980, p. 170.
 33. Voir Pauline Dubé, « Retour de Hennepin aux Pays-Bas », dans *Hennepin à Utrecht*, ouvr. cité, p. 99.
 34. Mathieu Saguean, « Relation des aventures de Mathieu Saguean, Canadien, et de ses voyages et courses, tant à la Louisiane, que sur les costes de l'Afrique, dans les Indes orientales et occidentales et à la Chine », *Relation des aventures de Mathieu Saguean canadien*, éd. Pierre Berthiaume, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1999, p. 69.
 35. Mathieu Saguean, *Relation*, ouvr. cité, p. 71.
 36. Delisle penchait plutôt pour l'existence d'une « Mer de l'Ouest » sur le bord de laquelle aurait été située la fabuleuse ville de Quivira, mais il estimait qu'« il n'est pas toujours à propos de publier ce que l'on sçait, ou que l'on croit sçavoir » ; Factum imprimé de Delisle : BN, MSS, Ms. fr. 21733 et 22119, cité dans Lucie Lagarde, « Le Passage du Nord-Ouest et la Mer de l'Ouest dans la cartographie française du 18^e siècle. Contribution à l'étude de l'œuvre des Delisle et Buache », *Imago Mundi*, n° 41, 1989, p. 21.

valeur. D'abord imaginée comme tremplin idéal vers l'Asie et ses épices, l'Amérique réelle se transforme en « obstacle majeur ». Le mirage de la « mer Vermeille », du détroit d'Anian ou de la « mer de l'Ouest » sera toutefois tenace. Dans leur exploration de la Nouvelle-France, Cartier, Champlain, les Jésuites restent constamment à l'affût d'un « passage ». Encore en 1698, Louis Hennepin offre à la couronne d'Angleterre un « chemin raccourci vers la Chine et le Japon » à partir de la Louisiane. Engluée dans ses rêves mythiques d'abondance facile, la Cour de France ignorera les avis répétés d'Hennepin, mais une nouvelle vision du territoire nord-américain aura tout de même fait son chemin : un *empire* est en germe qui attend qu'on le découvre. Aux « merveilles du Cathay » évoquées dans les relations jésuites se sont substituées en quelques décennies, au fil des prises de possession et sous la plume de Louis Hennepin, les « délices de l'Amérique ». L'Eldorado est là, quelque part à l'ouest, sur le continent même, et non plus en Orient. Il devrait suffire de chercher encore un peu plus loin pour l'atteindre enfin. On pourrait penser que l'imaginaire se joue de l'humain, qu'il s'acharne et résiste au réel, mais l'inconnu permet tout à la fois la spéculation et l'intuition... Aux confins d'une Amérique réelle et fictive se dévoile un continent démesuré à la mesure de l'imagination des voyageurs.